

ENSEIGNEMENT DU CALCUL

Je remercie Delaunay de ses critiques objectives relatives à l'enseignement du calcul tel que je le pratiquais l'année dernière et tel que j'ai essayé de l'expliquer dans l'Éducateur n° 10 du 15 février 1947 et n° 11 du 1^{er} mars 1947.

Je conviens que ma méthode n'était pas idéale, mais je ne conviendrais pas m'être trompé quant au sens que j'ai donné dès ces origines à mes recherches. Car l'enfant habitué à la classe sur texte libre, l'enfant « libéré » par ce grand courant de vie, se heurte très rapidement et avec peine à l'énoncé de problème imposé, et je ne sais pas pourquoi cette constatation élémentaire, probablement parce que Freinet l'a jugée un lieu commun, n'a pas paru l'an dernier où je l'avais placée, c'est-à-dire à la tête de mon premier article.

On a fort justement admis pour l'enseignement du français dans nos classes actives, puis pour l'enseignement de la lecture, de l'histoire, de la géographie, des sciences, que « l'esprit devait précéder la technique ». En calcul, comme ailleurs, ce principe ne cesse pas d'être à la base de toute véritable pédagogie.

Et là encore, pour qu'un enseignement du calcul soit profitable, il faut partir de l'observation et de l'étude vivante du milieu. Delaunay écrit dans le n° 3 de « L'Éducateur », 1^{er} novembre 1947 : « Je vois bien que Freinet ne veut pas rattacher au texte centre d'intérêt des travaux qui n'y sont pas rattachables et qu'il se rend compte de tout ce qu'a de délicat une telle technique. Je crains que ses lecteurs ne jugent pas ainsi les difficultés et ne soient pas aussi prudents. L'exemple de Veillon n'est pas fait pour apaiser mes craintes. »

Où ai-je commis cette erreur ? Delaunay a-t-il bien lu mon étude ? N'ai-je pas indiqué (n° 11, p. 254) que l'on pouvait partir pour le calcul de l'enquête d'histoire, géographie, sciences, très souvent fortuitement. Je précise même :

« Différentes étapes et interdépendance des enseignements :

- a) recherche de documentation sur cahier d'enquête en vue d'une conférence d'élèves ;
- b) en cours d'enquête, rédaction d'une fiche de documentation. C'assement de cette fiche dans le fichier de calcul et de sciences.»

Je suis donc tout à fait d'accord avec Delaunay sur ce point. Partir exclusivement du texte libre serait une erreur dogmatique que je n'ai jamais commise et que je n'ai jamais relatée. On peut partir du texte libre, certes, mais on peut tout aussi bien partir d'une enquête ou d'un tableau de synthèse géographique ou scientifique, ou d'une conférence, ou d'un intérêt donné par un texte

libre non élu ou d'un événement fortuit quel qu'il soit. Delaunay n'attache pas suffisamment d'importance aux fiches Husson, et pourtant je crois que là est la clé du problème : « Certes, dit-il, Husson a raison de vouloir faire place à des exercices naturels et à des problèmes vécus (emploi de la Project-method de Dewey) mais si on voulait généraliser cette méthode, ne voit-on pas le temps perdu ! »

Et voilà le grand mot lâché : le temps perdu ! Que d'erreurs on commet en ton nom. C'était déjà le grand argument de nos scoliastes angevins quand j'introduisis pour la première fois l'imprimerie dans une classe du département. Pensez donc : quand aurait-on le temps de faire les dictées nécessaires ou les exercices de grammaire appropriés, s'il fallait imprimer ?

Quand prendra-t-on le temps nécessaire pour faire des problèmes, des vrais, posés noir sur blanc sur un bon manuel s'il faut mener des enquêtes ? L'enquête n'est-elle donc problème ? Certes oui, l'École n'est pas la vie, mais elle doit tendre vers la vie si on veut faire œuvre pédagogique. Autrement, on rétrograde vers la scolastique.

Le calcul est une science exacte, mais qui disserte avec tant de précisions oublie l'essentiel : l'esprit de cet enseignement du calcul. A lire Delaunay, on serait presque pris de découragement. Réagissons : tant pis si, au départ, nos élèves ne démontent pas avec assez de précision les mécanismes d'un problème ou des opérations : l'essentiel, c'est qu'ils agissent librement et qu'ils aiment le calcul.

Delaunay a tout simplement oublié qu'en écrivant dans « L'Éducateur », il ne s'adresse plus à des pédagogues traditionnels. Il ne voit pas nos élèves observant, mesurant, jugeant, calculant sans cesse, et travaillant dans l'enthousiasme. Freinet dit : « la gradation n'est peut-être pas nécessaire. »

Delaunay ne veut pas comprendre, puisqu'il répond : « Non que je n'accorde pas une grande importance au problème de la gradation, mais parce que je crois qu'on y a donné de mauvaises solutions. » Ce sont les éternelles antennes que nous avons entendues et que nous entendrons encore sur l'enseignement du français : il faut faire des constructions de phrases, puis des paragraphes avant de pouvoir écrire des rédactions. Certains croient encore devant les textes libres de nos enfants à un bluff ou à une tricherie.

Il n'en reste pas moins que nous allons vers un enseignement du calcul qui ressemblera probablement à notre enseignement du français, faisant appel surtout à l'« intelligence pratique » que définit parfaitement Delaunay. Et pour l'instant, tenons-nous à la véritable voie de recherche qui est la

fiche Husson et la fiche technique telle que la préconise Lallmand dans « l'Éducateur » n° 7, du 1^{er} janvier dernier.

A. VEILLON, instituteur,
à Cherré (Maine-et-Loire).

Remarques sur le Calcul

Tout ce qu'écrit Delaunay laisse à penser qu'il voit tout et toutes les sortes de problèmes : il donne la série des types de problèmes dans le n° 6, il donne aussi une liste périmée de multiples catégories de problèmes dans le n° 5.

Il voit tout, dis-je, sauf, à mon idée, la Vie.

On a l'impression que, pour lui, le calcul c'est le problème des courriers, celui des robinets ou tout autre que l'on trouve dans un livre.

Pour moi, le calcul c'est l'histoire de Sylvette apportant son litre d'huile de foie de morue et sa cuillère à soupe pour la boire et se demandant pendant combien de temps allait durer le supplice.

Ce qui m'a fait étudier les capacités !

On se sert chaque jour, dans la vie courante, de certaines formes pratiques (la casserole, le verre, six cuillères de sucre en poudre, le biberon, etc...).

Donc, avec une bouteille d'un litre, une vieille boîte de confiture de un kilo, un verre et une cuillère à soupe, nous avons étudié les capacités. Et, bien entendu, les mesures que nous avons prises sous leur forme pratique la plus employée (le demi-litre de la laitière) et non celles du compendium.

Quand il nous a fallu essayer de mesurer un quart de lait, le problème s'est rudement compliqué car si on parle couramment du quart et des trois-quarts (les cartes de lait), il n'y a pas de mesure pour le quart.

Je pense que de longs articles sur le calcul, ça ne fait guère avancer la question : on met de l'ordre dans la maison comme le fait Delaunay et d'une façon parfaite, mais ce sont toujours les mêmes meubles qu'on déplace.

Je préférerais qu'on me donne le truc pour situer ce calcul occasionnel dont je parle dans un ensemble aussi près de la logique que possible, de manière à ne pas trop dérouter l'enfant.

Qu'on me dise s'il n'est pas possible de « sauter » pour revenir ensuite quand on aura le temps (on n'a pas toujours des mesures à faire) ; comment faire les opérations, aussi ; s'il n'y a pas de même des « matériaux » que je peux garder pour qu'ils me servent plus tard (données pratiques qui me serviront pour toutes sortes de problèmes).

A ces quelques idées qui me viennent maintenant sur l'emploi du calcul occasionnel, on pourrait en ajouter d'autres et il est probable que ceux qui s'intéressent à la question enverront leur opinion et permettront de faire avancer la vaste enquête que tu prépares et dont tu as montré le point lointain d'arrivée.

FERRAND.